

CHAPITRE PREMIER
« Longue vie au Seigneur Zaryan ! »
(Mardi 23 août 2005)

Mandy venait de se décider à plaquer son copain Tim quand la première balle lui arracha le côté gauche du visage.

— Longue vie au Seigneur Zaryan ! cria le tueur, enthousiaste.

Une fleur sanguinolente éclot et répandit ses pétales délétères dans l'après-midi ensoleillée, pendant que des hurlements d'horreur fusaient de toutes parts.

Frank Clayton, le tueur, ajusta le retraité en chemise bleue et blouson de cuir qui, abandonnant le calepin dans lequel il écrivait son journal, s'était dressé avec une rapidité surprenante. Frank déchargea son Glock 19 semi-automatique 9 mm. L'homme, touché au cœur, s'écroula, entraînant une chaise dans sa chute.

Les consommateurs assis à la terrasse du café Starbucks, situé près de l'intersection de Saint-Charles et de Napoleon Avenue dans le superbe *garden district* de la Nouvelle-Orléans, eurent alors deux possibilités : fuir en courant ou se réfugier à l'intérieur de la boutique.

Ceux qui choisirent la première solution furent méthodiquement abattus, un par un, par Frank, avec son Walther P22 semi-automatique.

— Longue vie au Seigneur Zaryan ! répétait-il chaque fois qu'une victime s'écroulait sur le trottoir ou la chaussée.

Puis, ayant éliminé tous les « possédés », ennemis du Seigneur Zaryan, qui avaient fui devant son juste courroux — signe caractéristique de possession par les nécromants du treizième cercle — Frank se tourna alors vers l'intérieur du café.

— Longue vie au Seigneur Zaryan ! répéta-t-il en entrant, l'air convaincu, histoire de prouver à tous qu'il n'était pas fou. Si c'était un sale boulot, c'était néanmoins à lui qu'il incombait de l'exécuter.

Une mère qui s'efforçait de protéger son enfant de huit ans fut sa première victime.

Frank s'interrompit un instant pour rire de son propre calembour. « Qu'il incombait de l'exécuter — *de l'exécuter*, ah, ah ! ». Il alimenta son Glock d'un nouveau chargeur.

Il abattit un couple d'homosexuels et une étudiante en médecine qui avait choisi de payer ses études en endossant l'uniforme de Starbucks pour servir du café aux badauds de la ville, les mardi et jeudi.

— Longue vie au Seigneur Zar-- commença Frank, dont la joie tourna brutalement court quand une violente douleur s'empara de sa cuisse droite.

Il baissa les yeux et regarda : une large tache de sang maculait son pantalon beige.

À moitié dissimulée derrière une table renversée, Helen, une institutrice de trente-cinq ans, en attente de mutation vers l'Alabama où vivait sa famille, et qui venait de tirer sur Frank avec son Smith & Wesson Model 10, fit à nouveau feu.

Cette fois, touché à la poitrine, le jeune homme de dix-neuf ans s'écroula.

— Longue vie... gargouilla Frank.

Sa bouche se remplit de sang. Se pouvait-il que son Dieu, le Seigneur Zaryan, l'abandonne ainsi ? Que les possédés du treizième cercle — car le tireur était sans nul doute une émanation de Vrek lui-même — triomphent aussi injustement ?

Enfin, une lueur se fit dans son cerveau. Il se souvint alors que le Seigneur Zaryan, Vrek et le treizième cercle, n'étaient que des éléments du nouveau jeu *Armageddon 4* pour PlayStation.

— Fumant, murmura-t-il encore.

Puis il mourut.

La police arrivait enfin, sirènes mugissantes, ses SWATs en gilets pare-balles déboulant de fourgonnettes bleues, comme des insectes vers un pique-nique, prêts à intervenir. Mais il n'y avait déjà plus rien d'autre à faire qu'à identifier les victimes — et prévenir leurs familles.

CHAPITRE II

« *Ce n'est guère prudent.* »
(Même jour)

Sur les hauteurs de Port-au-Prince, le beau quartier un peu décati de Pétionville demeurait encore la résidence de choix de nombreux Haïtiens qui venaient y chercher une relative fraîcheur.

Le 4X4 de location s'arrêta devant une magnifique villa fin XIXème construite sur la route de Ferme.

Le conducteur s'épongea le front — la température ambiante dépassait les 40 degrés Celsius — et klaxonna trois fois. Les grilles de fer forgé s'ouvrirent lentement, par saccades, comme si une force mystérieuse répugnait à admettre le visiteur en cette enceinte.

À l'intérieur de la villa, le climat était plus supportable. Juste au dehors, la terrasse jouissait d'une vue imprenable sur la baie de Port-au-Prince.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, *Mister Corona*, déclara le propriétaire des lieux, en un anglais maltraité par un fort accent haïtien.

C'était un mulâtre, grand, fort, à la tête ronde et aux cheveux noirs curieusement lisses. Il était vêtu de vêtements légers de couleur blanche, fraîchement repassés.

— Moi aussi, monsieur Legendre, répondit le visiteur dans un français de métropole impeccable.

— Vous avez apporté... ce dont il était question ? demanda Legendre, désignant du regard la mallette. Découvrant que cette dernière était rattachée au poignet du visiteur par une discrète chaîne de métal, il ajouta :

— Cela n'est guère prudent. Ici, on dit qu'il faut inscrire le nom de ses enfants sur leurs pieds, car il arrive souvent qu'ils perdent la tête.

Cette allusion aux *Rats-à-kaka*, ces bandes armées liées au clan d'Aristide qui sèment encore l'effroi dans la baie de Port-au-Prince, ne parut pas impressionner le visiteur.

D'un geste vif, il ouvrit la mallette et en sortit un couteau primitif de style africain, à la lame d'ivoire sculptée et au manche d'ébène décoré d'étrange façon, finissant sur un pommeau en forme de hache à double tranchant.

— Le Poignard de Héviolo, murmura Legendre, saisissant ce dernier et le manipulant avec le respect réservé à un précieux objet de culte. Mon grand-père serait fier de voir celui-ci revenir enfin entre les mains légitimes de son petit-fils.

— Légitimes, c'est beaucoup dire, ironisa Corona. Votre grand-père, le si justement nommé *Murder Legendre*, si j'en crois les archives de notre société, avait massacré un village entier pour s'emparer de ce poignard.

Voyant le regard noir que lui jetait le Haïtien, le visiteur s'empressa d'ajouter :

— Notez que je ne juge pas. Nos conditions sont très simples, monsieur Legendre : si vous faites ce que BlackSpear vous demande, vous pourrez conserver ce poignard, et les trois autres artefacts... si vous arrivez à mettre la main dessus.

— Vous ne serez pas déçu, *Mister Corona*. Dites à ceux qui vous envoient que bientôt la Nouvelle Orléans sera « *hors d'haleine dans la soie, dans la baie de la mort* ».

— Je ne comprends pas...

— C'est de Magloire-Saint-Aude.¹ L'un de nos plus grands poètes. Au revoir, *Mister Corona*.

Ce soir-là, bien plus au sud et à l'est de Port-au-Prince, dans les Bahamas, une dépression tropicale commença à se former...

¹ Clément Magloire-Sainte-Aude (1912-1971), auteur, entre autres, des recueils *Dialogue de mes lampes* et *Tabou* (tous deux 1941). La citation est du poème *Poison*, contenue dans le premier recueil.

CHAPITRE III
« Dans mon métier, toutes les morts sont,
a priori, suspectes. »
(Jeudi 25 août)

Le journal de Jean-Marc de Marigny

Cela fait plus de vingt ans que je n'ai plus remis les pieds à la Nouvelle-Orléans. Et pourtant, mon estomac se noue comme si c'était hier. J'arbore ma mine des mauvais jours.

L'aéroport de la ville semble plus grand et plus spacieux que dans mes souvenirs. Maintenant tout est beau, rutilant, neuf.

Ça ne me plaît pas du tout.

Je préférerais l'ancien aéroport, qui s'appelait Moisant. La Nouvelle-Orléans l'a rebaptisé Louis Armstrong en 2001, lors du centenaire de son plus célèbre rejeton. J'adore Armstrong, mais j'aurais préféré que l'on n'associe pas son nom avec cette monstruosité moderne, aérogare sinistre, encombrée de mornes silhouettes qui se croisent sans se voir, carcasse polluée et temple de l'anonymat fatigué.

Gregory Peaslee, qui est à mes côtés, en train d'attendre patiemment nos valises, dirait, avec sa gouaille de hippy rétrograde, que mon *aura* est empreinte de *néguativisme*.

Faux !

La preuve, j'avais juré de ne plus jamais remettre les pieds à la Nouvelle-Orléans, et pourtant je suis de retour.

Gregory croit aussi que la fortune sourit aux audacieux. Mon associé croit en beaucoup de choses. Pour moi, il y a deux sortes d'audacieux : les riches et les morts. Le tout est de ne pas se retrouver dans la seconde catégorie.

J'aurais pu rester à la Nouvelle-Orléans, étudier aux côtés de mon oncle Henri-Laurent, prendre sa succession en quelque sorte. M'enrichir, sans aucun doute. Ça lui aurait fait plaisir d'avoir un neveu digne de lui, digne de la famille... Jean-Marc de Marigny, un authentique De Marigny, pur et dur...

Mais voilà, oncle Henri-Laurent est mort, et moi, je suis là.

American Airlines n'a pas failli à sa tâche et nos valises sont arrivées. Sur le trottoir, dans l'allée des taxis, j'observe Gregory. Par pudeur, sans doute, il respecte mon silence, se doutant bien que je ne suis pas encore prêt à affronter les conséquences de... l'énormité de la tragédie...

Le chauffeur finit de charger les bagages et me demande notre destination. Pris d'une inspiration subite, je lui dis de nous laisser au coin de Canal Street et de Saint-Charles, au centre ville, en lisière du fameux Quartier Français, ou Vieux Carré.

Gregory tique. Sa pudeur ne va pas jusqu'à étouffer sa curiosité. C'est compréhensible vu sa qualité d'avocat. On ne devient pas l'un des plus grands défenseurs des barreaux de trois Etats sans faire preuve d'une curiosité sans limites.

— Où allons-nous ? demande-t-il.

— Géographiquement ou philosophiquement ? dis-je.

— *Shit* ! Arrêtez de faire le malin. On ne va pas à Saint-Amadou ?

— Je ne suis pas encore prêt à me retrouver à la Maison.

Gregory hoche la tête. Ça, il l'avait deviné, avec sa subtilité habituelle, comme il entend la majuscule dont j'affuble, malgré moi, le mot *Maison*. Saint-Amadou, ce n'est une maison comme les autres. Pas pour un De Marigny, en tout cas. C'est *LA* maison.

— Si ça vous prend la tête, je m'occuperai des arrangements funéraires de votre oncle, dit-il. C'est en partie pour ça que je suis venu.

— Non, ce n'est pas ça, lui dis-je.

Comment lui expliquer ce qu'étaient oncle Henri-Laurent et la Maison pour moi ? Mon oncle préféré ? L'endroit où je passais toutes mes vacances dans mon enfance ? La ville des mes frasques de jeunesse ? Mes premières expériences de l'autre côté de la *Rive Incertaine* ? C'est tout cela, et encore plus. Les De Marigny ne sont pas des gens comme les autres. Oncle Henri-Laurent fut plus qu'un second père pour moi, il fut celui qui compléta mon éducation ; pas celle du latin, des maths et des langues, l'*autre* éducation.

Celle réservée aux De Marigny.

Comment lui expliquer ce qu'on ressent quand on vient de perdre un père, un maître et toute sa jeunesse d'un seul coup ?

— Qu'est-ce que c'est alors ? insiste Gregory.

L'avocat joue les thérapeutes. Il ne me laissera pas de repos tant que je ne lui fournirai pas de réponse. Il est comme ça, Gregory.

— Oncle Henri-Laurent détenait de nombreux secrets, de puissants secrets...

Maintenant, il comprend. Ou il croit comprendre. Gregory a tort, mais cette raison-là suffira.

— Croyez-vous qu'il y a un motif occulte à ce massacre ?

Le criminologiste au secours du psychologue.

Le massacre où mon oncle a trouvé la mort. *Le Massacre de Napoleon Avenue*, comme l'a surnommé la presse. C'est tout juste s'ils n'ont pas gratté les taches de sang du trottoir pour les renifler.

Un jeune homme de dix-neuf ans, Frank Clayton, a abattu quatorze personnes, dont mon oncle, qui fut sa deuxième victime. Une tuerie insensée, sans motif. Un drame hélas trop fréquent dans la société américaine.

C'est arrivé avant-hier. J'étais à New York, avec Gregory justement, et nos alliés de la Main Rouge, pour discuter des moyens de contrer l'OPA de la West Company sur la Manitou Trading Company qui contrôle tous les cimetières indiens des deux Dakotas.

Ma secrétaire, au Knick, a transmis l'appel, et j'ai appris la nouvelle du décès de mon oncle de la voix détachée d'une policière de la Nouvelle-Orléans, chargée d'informer les proches des victimes. C'est le vieux Zaka qui lui avait donné mes coordonnées quand elle lui a rapporté le calepin encore ensanglanté de mon oncle.

J'étais, m'a-t-elle confié, le douzième sur sa liste. Sale boulot.

— Non, je ne crois pas, dis-je en réponse à la question de Gregory. Hier, j'ai téléphoné à Zaka, qui sert, pardon, qui servait un peu de valet et d'homme à tout faire à mon oncle. Il m'a semblé bien triste et un peu perdu — ce qui est normal, vu son âge... Et cela fait si longtemps que nous ne nous sommes pas parlés...

Je n'ajoute pas que Zaka m'a demandé de venir tout de suite, de toute urgence... Sans préciser pourquoi...